

Architectures du XX^e siècle au Québec

Claude Bergeron

Number 46, Supplement, Winter 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18077ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, C. (1990). Architectures du XX^e siècle au Québec. *Continuité*, (46), 1–7.

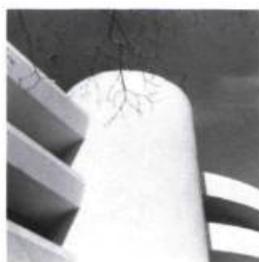


ARCHITECTURES **DU XX^e SIÈCLE AU QUÉBEC**

par Claude Bergeron

LES ÉDITIONS
CONTINUITÉ


MUSÉE DE LA
CIVILISATION



Les Éditions Continuité se sont associées au Musée de la civilisation pour publier un article résumant les thèmes de l'exposition *Architectures du XX^e siècle au Québec* présentée du 5 décembre 1989 au 4 septembre 1990. L'auteur de cet article-synthèse, Claude Bergeron, vient de publier aux Éditions du Méridien un ouvrage intitulé *Architectures du XX^e siècle au Québec*. Cet ouvrage ainsi que celui de Raymonde Gauthier, paru chez le même éditeur sous le titre *La tradition en architecture québécoise. Le XX^e siècle*, ont été produits à l'occasion de l'exposition du Musée de la civilisation.

La présente publication a été réalisée grâce à la collaboration de la Direction de la diffusion et de l'éducation ainsi que du Service des expositions temporaires et itinérantes du Musée de la civilisation.

Les Éditions Continuité ont été fondées par le Conseil des monuments et sites du Québec et Héritage Canada.

Conception graphique:
Claude Bougie

Page couverture:
La Caisse populaire Notre-Dame-du-Chemin, à Québec, une oeuvre de l'architecte Jacques Racicot, 1963. (photo: Les photographes Ellefsen Itée)

Dépôt légal: 4^e trimestre 1989.
Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque nationale du Canada, ISBN 2-9801674-1-X.

Tirage: 26 000



Les appartements Le Château, rue Sherbrooke à Montréal. Ross & MacDonald et Fetherstonhaugh, architectes, 1925.
(photo: Brigitte Ostiguy)

Au cours du XX^e siècle, l'architecture québécoise a évolué plus que jamais auparavant. Elle a troqué l'apparence lourde qui la caractérisait au début du siècle pour la légèreté et la transparence. Les minces parois de verre ont remplacé les colonnades de pierre. D'immenses espaces internes éclairés par la lumière du jour sont mis à la disposition des promeneurs dans des types de bâtiments où, il y a à peine vingt ans, ils longeaient des corridors privés de lumière naturelle. De nouveaux types de constructions ont également vu le jour depuis un siècle, tels que les gratte-ciel, les motels, les stations-service, les aéro-gares et les centres commerciaux, tandis que des types anciens, comme les églises, ne sont guère reconnaissables. Ces changements sont surtout survenus après la Seconde Guerre mondiale, mais déjà au cours des cinquante années précédentes, l'architecture avait connu une évolution qui, sans être aussi spectaculaire, n'annonçait pas moins une ère de profonde mutation.

SE RENOUVELER DANS LA TRADITION

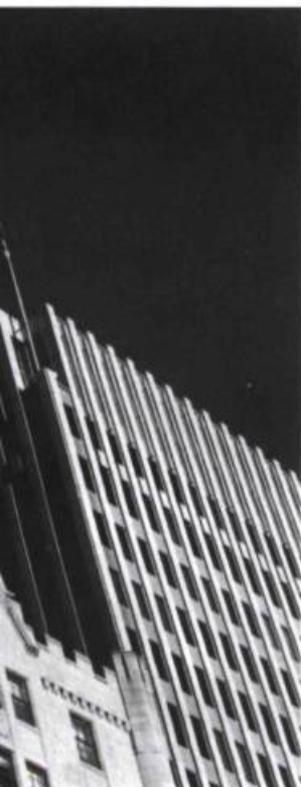
Jusqu'aux années 1940, des styles historiques et des modes de composition traditionnels cachent souvent bien des innovations. Les façades monumentales de beaucoup d'édifices commerciaux recouvrent des structures squelettiques construites avec des matériaux nouveaux comme l'acier et le béton. Certains d'entre eux présentent des programmes complexes encore jamais vus au Québec. L'édifice Dominion Square (1928) contient, en plus des bureaux, un mail commercial réparti sur deux étages et un stationnement souterrain qui témoigne déjà de la nécessité de tenir compte d'un nouveau venu dans le milieu urbain. Les salles de cinéma font aussi leur apparition au début du siècle. Toutes ces constructions présentent néanmoins un décor emprunté à une époque révolue.

Ces tendances progressistes auxquelles s'opposent des valeurs conservatrices sont à l'image des ambitions qui tiraillent la société d'alors. Les progressistes, qu'on retrouve surtout dans le monde des affaires, envisagent l'avenir avec optimisme et croient au progrès économique. Ils transforment la société en modifiant la nature, le lieu et la semaine de travail et en diffusant de nouvelles formes de loisirs. Les éléments conservateurs, représentés essentiellement par l'Église, refusent le changement et prônent les valeurs traditionnelles. Jusqu'à la crise économique de 1929, ces deux grandes forces opposées réunissent les principaux bâtisseurs. Pourtant, si ce sont surtout l'industrie et le commerce qui innovent en matière d'architecture, ils recourent aux styles historiques tout autant que l'Église, chacun s'en servant pour projeter une image différente.

Une construction monumentale, le Séminaire de Trois-Rivières. Louis-Napoléon Audet; Asselin et Denoncourt, architectes, 1927. (photo: Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières)



Hommes d'affaires et industriels multiplient les usines dans des villes nouvelles de la Mauricie, du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de l'Abitibi-Témiscamingue ainsi que dans les villes anciennes, particulièrement à Montréal. Pendant ce temps, les immeubles commerciaux rivalisent en grandeur et en magnificence. L'édifice Price à Québec et la Banque Royale à Montréal, élevés à la fin des années vingt, sont au nombre de ces édifices qui, pour la première fois, dépassent les églises dans la silhouette de ces villes. Depuis les travaux effectués à la Banque de Montréal au début du siècle, les banques aussi attirent l'attention, principalement par l'ampleur de leur hall et la richesse des matériaux qui l'ornent. Le style classique retenu pour la plupart de ces constructions vise à conférer une image de dignité et de stabilité aux entreprises qu'elles abritent.



L'édifice Price en construction à l'hiver 1930. Ross & MacDonald, architectes. (photo: Edwards)



C'est également à l'histoire de l'architecture que la bourgeoisie prospère emprunte le décor de ses maisons et de ses lieux de loisirs. Il lui importe de s'entourer non seulement de richesses, mais encore de symboles de respectabilité. La grande maison bourgeoise, dans le Mille carré doré, à Outremont ou sur la Grande Allée, est de style classique ou dans le style des châteaux ou des manoirs Tudor. Ces associations stylistiques se rencontrent jusque dans les immeubles résidentiels, qui apparaissent au tournant du siècle. Les appartements Le Château à Montréal répètent les formes de ces nobles demeures du Moyen Âge, tandis que d'autres, comme le Château Saint-Louis à Québec, n'en conservent que le nom. C'est dans des palaces également inspirés de l'architecture des châteaux que les bourgeois mènent une vie de grands seigneurs durant leurs vacances. Cette mode commence au Château Frontenac, à la fin du XIX^e siècle, et se poursuit jusqu'au Manoir Richelieu reconstruit en 1928. Même le cinéma, à l'origine un vulgaire divertissement de foire, adopte le décor de l'architecture aristocratique du XVIII^e siècle, quand, comme le théâtre Saint-Denis à Montréal, il cherche à attirer les classes à l'aise et s'implante dans leurs quartiers.

L'architecture religieuse reste elle aussi fidèle à la tradition. Les temples consacrés aux cultes protestants optent presque tous pour un style médiéval comme ils l'ont fait tout au long du XIX^e siècle. Les bâtisseurs des églises catholiques, pour leur part, s'adonnent à un plus grand éclectisme, espérant, par ce rapprochement de plusieurs styles historiques dans un même édifice, produire une architecture nouvelle qui demeure bien ancrée dans la tradition. L'Église se sert en outre de l'architecture pour faire sentir sa présence dans le milieu. Afin de répondre aux besoins qu'engendrent ses activités nombreuses, elle multiplie les édifices cultuels et conventuels, de même que les établissements destinés à l'enseignement, à l'éducation et aux loisirs. Ces bâtiments de grandes dimensions sont également imposants par la position élevée qu'ils occupent à flanc de montagne ou sur un haut soubassement, ainsi que par leur traitement monumental. Comme au Séminaire de Trois-Rivières (1927), qui figure parmi les plus monumentales de ces constructions, un portique d'ordre colossal fait saillie au centre de la façade principale.

Ce style monumental est aussi adopté par les gouvernements quand, après avoir longuement hésité, ils entreprennent de construire. Encore au cours des années 1930, ce type de composition est courant pour les bâtiments institutionnels, même si les ordres et autres décors classiques disparaissent au profit de formes plus abstraites ou d'inspiration plus locale, comme dans le cas du pavillon central du Jardin botanique de Montréal, construit en 1936.

UNE ARCHITECTURE NOUVELLE

Le modernisme architectural, qui exploite les nouveaux matériaux ainsi que les techniques industrielles et qui se caractérise par des formes géométriques, privées de décor et définies par la fonction qu'elles renferment, s'est manifesté timidement entre 1935 et 1945. Après la guerre cependant, il ne tarde pas à s'imposer partout. Cette architecture, que ses auteurs veulent résolument différente de celles qui l'ont précédée, profite alors d'une conjoncture favorable. La reprise économique contribue à l'enrichissement général. L'automobile, objet d'idolâtrie, se trouve désormais à la portée d'un grand nombre. Elle facilite les déplacements et développe le goût de voyager. Elle aura d'ailleurs un effet décisif sur l'aspect des nouveaux quartiers à la périphérie des villes. Par surcroît, le coût relativement bas des terrains hors des villes exerce une forte attraction et concourt, à sa manière, à façonner l'image de la banlieue.



À Montréal, une des rares stations-service qui subsiste des années cinquante. (photo: Brigitte Ostiguy)



Le chœur de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste de Nicolet. Gérard Malouin, architecte, 1961-1962. (photo: Les photographes Ellefsen Itée)



D'abord, l'automobile entraîne l'apparition de nouveaux types de constructions, à commencer par les garages et les stations-service nécessaires à son entretien. Suivent de près les motels fréquentés par une nouvelle génération de voyageurs qui aiment jouir de toute l'indépendance que leur procure le moyen de transport de l'heure. Viennent ensuite les centres commerciaux pour ceux qui ont vite appris une manière différente de faire des emplettes. Toutes ces constructions et bien d'autres encore s'égrènent le long des grandes artères à l'entrée des villes. Chacune se déploie sur une vaste étendue et ne comporte souvent qu'un rez-de-chaussée, de sorte qu'on peut y accéder facilement sans trop s'éloigner de son automobile. En outre, chacune s'entoure de grandes aires de stationnement. Cette architecture étalée et basse fait très faiblement sentir sa présence au milieu de vastes espaces indéfinis.

La maison de l'après-guerre se fonde aussi dans le paysage de la banlieue. En raison du coût modéré des terrains, on construit sur des lots de bonne largeur, ce qui favorise un certain isolement et permet la distribution des pièces sur un seul niveau. À l'écart de la rue, la nouvelle maison ne tarde pas à lui tourner le dos. Les pièces de séjour donnent sur le patio, à l'arrière, où se fait le contact immédiat avec l'extérieur, tandis que l'automobile assure la liaison avec les endroits plus éloignés.

Place Ville-Marie. Ioh Ming Pei; Affleck, Desbarats, Dimakopoulos, Lebensold, Michaud, Sise, 1959. (photo: Pierre Soulard, Musée de la civilisation)

De même qu'elle transforme la maison, la banlieue transforme d'autres types traditionnels d'édifices. Les immeubles à bureaux, comme celui de l'Industrielle-Alliance à Sillery, sont bas et isolés au centre d'une belle pelouse. La population des banlieues, de faible densité, s'accommode d'une petite église qui d'ailleurs cadre mieux avec le gabarit des constructions voisines. En outre, la réforme religieuse en cours à l'époque demande que le lieu de culte ne revête pas plus d'importance que les autres édifices de la cité et qu'il se fasse accueillant. Des conditions semblables sont définies pour l'école, qui est alors l'objet de nombreuses études, si bien qu'on en fera l'un des bâtiments les plus intéressants de l'après-guerre. On exige qu'elle soit de faible hauteur pour mieux s'harmoniser au monde des petits qu'elle accueille et que chacune de ses parties soit le plus adéquatement adaptée à sa fonction et aux nécessités de l'éclairage. Ces diverses contraintes se traduisent par des constructions articulées au milieu de grands espaces ouverts.

La banlieue, qui s'épanouit au détriment de la ville en la dépeuplant, impose aussi sa manière à celle-ci. Pour sauver la ville, on conclut qu'il faut lui procurer les avantages de sa rivale: espace, soleil, verdure. On démolit des quartiers complets dans le centre des villes et on fait disparaître des rues pour créer des îlots géants sur lesquels on construit des immeubles en hauteur, éloignés les uns des autres.

Pendant qu'on réserve ainsi à l'habitation de vastes quadrilatères, d'autres zones, plus près du centre-ville, sont exclusivement consacrées aux activités commerciales et administratives. On élabore également de nouveaux règlements de zonage qui incitent les propriétaires à ménager des espaces ouverts à l'intérieur des îlots qu'ils exploitent. C'est ainsi qu'on voit se dresser des complexes comme la Place Ville-Marie et la cité parlementaire, où de hautes tours se détachent des immeubles voisins pour profiter en tous points de la lumière naturelle et être perçues de tous les côtés. Au cœur de la ville comme en banlieue, il est devenu possible de traiter l'oeuvre d'architecture comme une sculpture.

L'ARCHITECTURE D'AUJOURD'HUI

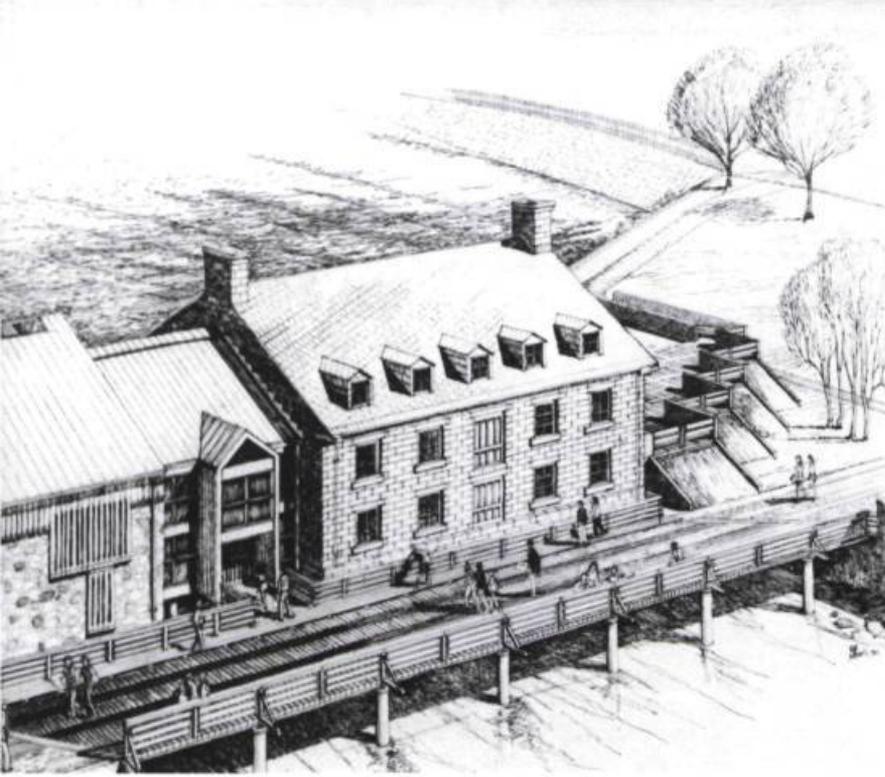
Ces bouleversements opérés dans les villes, d'abord accueillis favorablement, finissent bientôt par causer des inquiétudes et susciter des réactions négatives. Au début des années 1970, des projets qui détruisent indistinctement des bâtiments historiques et chassent des populations entières de leur quartier soulèvent une vive opposition. D'autres controverses, comme celle qui entoure la construction du Stade olympique, témoignent que l'on n'idolâtre plus les exploits technologiques, surtout quand ils entraînent la destruction de l'environnement. Un souci grandissant pour l'environnement bâti va multiplier les mesures en vue de la conservation et de la restauration architecturale, mesures qui non seulement s'appliquent aux grands monuments, mais qui protègent aussi les espaces urbains en général, ce qui signifie la préservation de l'architecture vernaculaire.

Cette conscience de l'histoire de même que cette sensibilité à l'égard de l'environnement et de la culture populaire vont encourager le pluralisme stylistique. La restauration d'édifices et leur affectation à d'autres usages, deux types d'intervention répandus, embrassent tout le champ de l'architecture, depuis les bâtiments industriels comme ceux de l'île des Moulins à Terrebonne jusqu'à des monuments d'architecture savante, tel l'ancien palais de justice de Québec. Par ailleurs, l'insertion de nouveaux édifices au coeur d'un milieu bâti exige d'être attentif à ce qui s'y trouve. On va parfois jusqu'à en adopter des caractéristiques stylistiques en plus de chercher l'harmonie avec les formes et le gabarit. Enfin, le pluralisme stylistique est devenu un objectif à poursuivre pour lui-même, indépendamment du contexte, dans le but d'enrichir le langage architectural.



Les Cours Mont-Royal, dans l'ancien hôtel du même nom, rue Peel à Montréal. Arcop et Associés, 1988. (photo: Brigitte Ostiguy)





La bibliothèque municipale de Terrebonne, à l'île des Moulins. Blouin et Associés, architectes, 1983. Perspective: G. Hubertin. Encre sur vélin. (collection Blouin et Associés, architectes)



Les espaces intérieurs du siège de la société Johnson et Johnson à Montréal. Cayouette et Saia, architectes, 1986. (photo: Brigitte Ostiguy)

La Maison Alcan et le siège de la société Johnson et Johnson prouvent que l'insertion peut surtout engendrer la formation d'espaces externes bien définis et pittoresques, si l'on exploite les textures et les articulations des bâtiments anciens. Mais ces deux oeuvres se distinguent de plus par de grands espaces internes inondés de lumière naturelle, un attribut que possèdent bon nombre d'édifices publics et commerciaux construits au cours des vingt dernières années. Souvent ces espaces s'ouvrent directement sur l'extérieur pour communiquer avec la rue, contrairement aux galeries souterraines ou autres de la Place Ville-Marie et de la Place Bonaventure. Les nouveaux espaces ne se contentent pas de fournir un abri; ils visent en outre à procurer un plaisir à leurs usagers.

Depuis que la ville connaît un regain de faveur, le souci de la qualité de la vie se reflète en effet dans beaucoup de travaux urbains. Le retour à la ville, bien qu'il ne se traduise pas par une augmentation appréciable du nombre des habitants, a suscité la réalisation de plusieurs projets pour améliorer le cadre de vie. On fait une large place à l'habitation, souvent en reconvertissant d'anciennes propriétés religieuses ou des entrepôts désaffectés au coeur des villes, comme dans le cas du Cours Le Royer. D'autres démarches visent à revitaliser les artères commerciales, notamment par l'amélioration du mobilier urbain, afin de les rendre plus invitantes. D'abord fruits d'initiatives privées, comme celles qui ont redonné vie à la rue du Petit-Champlain dans la Basse-Ville de Québec, ces travaux ont reçu ensuite l'appui des gouvernements ou d'organismes publics grâce aux programmes Revi-Centre du gouvernement québécois et Rues principales d'Héritage Canada.

Cette attitude nouvelle qui consiste à respecter ce qui existe doit nous réjouir. Pendant trop longtemps après la guerre, le mot d'ordre a été de tout remplacer, de refaire la ville de fond en comble. Mais si nous avons appris depuis à adapter à de nouveaux usages des monastères et des entrepôts, d'autres constructions et équipements attendent toujours des solutions et exigent une constante vigilance. L'art de l'architecture, après tout, n'a-t-il pas comme mission ultime de rehausser notre environnement?

Claude Bergeron est professeur d'histoire de l'architecture à l'Université Laval.